

PRÉFACE : LÁSZLÓ DARVASI

TRADUIT DU HONGROIS
PAR JOËLLE DUFEUILLY

L'HOMME QUI SAUVA LA JEUNE FILLE CHARGÉE DE LA CUISSON DES FRITES

J'ignore quelle sorte d'énergumène est le lecteur français d'aujourd'hui, et comment (lui qui vit sur un territoire qui s'étend des collines vallonnées de Marguerite Yourcenar jusqu'à Nice, et feuillette, si tant est qu'il feuillette, Montesquieu ou Houellebecq) il peut juger un écrivain hongrois tel que Gyula Krudy. Parmi les mille romans qui paraissent chaque année en France, le livre d'un auteur hongrois fait figure d'une goutte d'eau dans la mer. Même si cette goutte est en réalité un océan. Quand il entend le nom de Krudy, le lecteur hongrois ressent une drôle d'impression, comme si on évoquait devant lui un vieux prince mystérieux, au royaume illimité, et au pouvoir inexistant. Pour le lecteur hongrois, Krudy est une institution, un univers, une bibliothèque individuelle. Krudy est infiniment vaste. Sa production littéraire fut surhumaine, ses connaissances en gastronomie, sur les petites auberges, sur le fonctionnement de l'âme humaine étaient inépuisables, sa vie fut, elle aussi, très intense, riche d'aventures et de légendes ; dans son enfance – selon ses

dières –, il faillit mourir noyé sous la glace qui venait de rompre, et fut sauvé par un peintre en céramique ; après cela, il se crut invincible. Il remporta plusieurs duels, et avouera, plus tard, qu'en réalité il ne savait pas se battre. Il vécut cinquante-cinq années, de 1878 à 1933, et fut peut-être l'écrivain hongrois le plus productif ; c'est pourtant criblé de dettes, pourchassé par ses créanciers, qu'il mourut un matin radieux de mai.

À l'âge de quatorze ans, il rédigeait déjà des séries d'articles, et il n'avait pas encore atteint la majorité quand il convola en justes noces. De ses deux mariages naîtront quatre enfants. Sa seconde épouse était âgée de seize ans lorsqu'il l'enleva, et n'était autre que la fille de sa maîtresse d'alors. Certaines années, il publia jusqu'à cinq livres, comment alors s'étonner de l'ampleur de l'œuvre qu'il laisse derrière lui ; il aurait, paraît-il, publié quatre-vingts livres de son vivant. Paraît-il. Les chiffres sont encore aujourd'hui imprécis. Pendant un temps, lui-même s'était mis à comptabiliser ses livres, mais la seule chose que l'on sache avec certitude c'est que son pensum quotidien était de seize pages. Krudy ne s'attardait guère à la relecture de ses manuscrits, et si un verre venait à se briser sur une page, il n'était pas rare de retrouver ledit verre quelques pages plus loin, rempli de liqueur amère ou d'eau-de-vie à soixante degrés. Après deux publications de ses œuvres complètes, les spécialistes de Krudy découvrent encore de nouvelles chroniques, nouvelles et autres petits récits inédits, dont le nombre s'élèverait à trois cents. Krudy fut méprisé par les écrivains conservateurs de son époque, qui le traitaient de dilettante, en grande partie parce que, lors de l'effondrement de la société hongroise qui suivit la Première Guerre mondiale, son instinct,

ses affinités et son sens de la justice le firent se ranger derrière les idées de la bourgeoisie progressiste.

Krudy était un bel homme, correspondant à l'idéal masculin de son époque. Fort et fringant, il avait un regard de braise, une voix grave et suave, qui faisait chavirer le cœur des femmes ; d'un tempérament assez jaloux, il parlait peu en société, préférant écouter les autres, mais quand sa langue se déliait, comme le relate Kosztolány (immense écrivain et poète, contemporain de Krudy, traducteur de nombreux auteurs français) qui l'avait entendu une fois dans un café prendre soudain la parole, c'est avec la même poésie que dans ses écrits qu'il s'exprimait sur les fleurs de lotus et les maharadjahs de la lointaine Inde, avec une passion toute retenue. Il connaissait bien la monarchie, la haute Hongrie, les vastes plaines battues par les vents de l'est du pays, la région appelée Nyírség, d'où il était originaire, et bien entendu Budapest, et tout ce dont il parlait. Bien qu'il ne se soit jamais guère aventuré au-delà de Vienne. Dans *Le Retour de Sindbad*, l'un de ses meilleurs romans, Sándor Márai (auteur bien connu du public français depuis le succès éclatant des *Braises*) rend un magnifique hommage à Krudy, l'un des nombreux alter ego du personnage de Sindbad.

Il arrive que nous n'accordions aucun crédit aux paroles de certains écrivains sans en éprouver la moindre amertume. Nous n'avons pas à croire Krudy, ses histoires ne sont pas nées sous le signe de la foi. Il ne dépeint pas l'autre Hongrie, l'ancienne, celle du bon vieux temps de la paix, un monde de chevaliers servants et de grandes dames, régi par l'honneur et la probité, comme s'ils avaient réellement existé. Il sait très bien que tel n'était pas le cas. Mais cela aurait pu l'être. Quand il arrive au sommet de sa carrière, les noms de Kafka,

Proust, Thomas Mann ou Musil incarnent alors le nouveau du monde littéraire, mais Krudy semble rester indifférent à cette nouvelle prose moderne du XX^e siècle. Ajoutons même, sans certitude, qu'il l'était vraiment, et qu'il préférerait les romantiques classiques ou le naturalisme de Zola. À ceux-ci il faut ajouter l'influence déterminante des Russes, qu'il absorba lors d'un parcours allant de Gogol à Tchekhov en passant par Tourgueniev, et à qui il emprunta des saveurs, des images, des ambiances et de mystérieux voyageurs portant des valises en peau de porc. Mais quand il rédigea une série d'articles sur le procès de Tiszszlár (la portée de cet événement est comparable à celle de l'affaire Dreyfus : après la disparition d'une petite fille dans un village, l'opinion publique, choquée, accusa la communauté juive locale d'avoir pratiqué un assassinat rituel), la justesse et la pertinence de son ton étaient telles qu'elles pourraient aujourd'hui encore faire pâlir de jalousie les journalistes du *New York Times*, du *Spiegel* ou du *Monde*.

Le lecteur français doit essayer d'imaginer, disons, un commissaire Maigret qui, en plus d'explorer, pipe au bec, avec sa bonhomie et sa détermination sans faille, le monde tortueux et oppressant du crime, serait un poète. Le commissaire ne se montre pas insensible à l'âme des femmes françaises, ni à leur corps. Bien au contraire. Entre deux enquêtes, assis à une table, dans le jardin d'une petite auberge où les noix tombent toutes seules et se cassent en deux au milieu du plateau de fromages, ou bien encore dans un petit bistrot de la banlieue parisienne, notre commissaire fait le joli cœur. Ensuite, c'est une veuve qui l'attend, avec un petit verre de goutte, dans un port de Normandie, où, à cinq heures précises du matin, la charrette du vieux pêcheur de

crabes crisse sur le pavé de petites ruelles arpentées par de gentilles dames que le commissaire connaît très bien. Ou bien c'est dans un village des Pyrénées, ou encore dans les environs de Strasbourg : ici il a rendez-vous dans les vignobles escarpés d'un manoir et peut s'asseoir confortablement sur les ruines d'un pressoir envahi de lierre où il suffirait de gratter légèrement sous les décombres couverts de fleurs des champs pour découvrir une bouteille de vin datant du roi Soleil. Bref, cet homme de la brume ne prend pas tous ses repas dans son foyer parisien, en compagnie de son épouse, aussi rassurante qu'insignifiante (signalons que pendant ses heures de travail, il ne mange jamais de sandwiches), mais déjeune et dîne aux quatre coins de la France. Il déguste des entrecôtes maître d'hôtel, du bœuf mironton, des quenelles, du lapin « chasseur », des coquilles Saint-Jacques, des brochettes d'agneau et autres soupes à l'oignon et aux croutons. Bien. Maintenant que le lecteur français a tout cela en tête, il n'aura aucune peine à comprendre qui était Gyula Krudy. L'atmosphère de Simenon est oppressante, celle de Krudy est parsemée de visions poétiques ; la prose de Krudy est imprégnée de brumes parfumées, rouges et bleutées, d'où parfois s'échappent des effluves de vin, et même la cruauté humaine est chez lui enveloppée dans la serviette colorée de la poésie. Sa prose est au service de la séduction, et je parie que lui-même succombait parfois à son propre charme en écrivant. Krudy était un fin gastronome, un oniromancien expérimenté, un journaliste moderne, un antiquaire épique, un architecte de rues pavées à l'ancienne abritant de petits bistrots, un troubadour *biedermaier*, un aventurier sentimental, un homme criblé de dettes, un écrivain fêté et décrié, un voyageur tragique ayant sillonné les

abîmes les plus profonds de l'alcool, un mauvais mari, infidèle, et un merveilleux ami.

Le lecteur français doit comprendre qu'à l'époque où Krudy commença à écrire (à la fin du XIX^e siècle), une jeune comtesse, tout excitée avant de se rendre au bal (la future Katinka Károlyi, dont le mari offrira à la révolution son nom, son rang, son pouvoir et ses biens), recevait de son oncle les conseils suivants :

Un : Vous ne devez jamais chercher à dominer l'homme qui vous courtise.

Deux : Au cours de la conversation, n'abordez que des sujets futiles.

Trois : Ne vous faites jamais d'une femme une ennemie.

Vu sous cet angle, Krudy correspondrait plutôt aux conceptions modernes des sexes, mais peut-être pas vraiment, puisque s'il appréciait sans condition toutes les manifestations de la féminité, c'était avant tout afin de faire de la femme un objet de conquête, pour ensuite abandonner avec désinvolture l'être séduit. Même si, à sa décharge, ses héros masculins se voient eux aussi humiliés et anéantis dans de sombres histoires d'amour malheureuses, tout comme les femmes. Des héroïnes féminines qui sont, entre parenthèses, magnifiques et inoubliables. Les rapports amoureux entre les hommes et les femmes représentent un sujet inépuisable et récurrent dans l'œuvre de Krudy, la conquête, le désir, l'assouvissement, l'abandon. Et si tout ceci peut sembler, à juste titre, terriblement rebattu, permettez-moi de préciser que je n'ai jamais rencontré de séducteurs et de personnages séduits plus tristes et plus résignés ailleurs que dans ses histoires.

Les beaux jours de la rue de la Main-d'Or n'échappent pas à cette règle. Il faut dire que lorsque Krudy écrivit ces

nouvelles, les canons de la Première Guerre mondiale grondaient déjà.

Tout à coup, je l'imagine ressuscitant : il se rend, puisque la parution en français de son livre le réjouit, à Paris, et entre dans un de ces fast-foods que l'on trouve désormais à tous les coins de rue. Livide, il regarde tout autour de lui avec horreur, trempe son doigt dans une mare de sang au ketchup, afin de tester les nouvelles saveurs, puis il recule et se dirige discrètement vers l'enfer nommé cuisine. Là, par quelques mots, il transforme la jeune fille chargée de la cuisson des frites, une adolescente boutonneuse et incroyablement maigre, en princesse, après quoi il la prend par la main pour l'emmener dans la rue de la Main-d'Or.